

LIVRE SEPTIEME

Généralat du Révérend Père Guyot

(1878 -1886)

⊙

+++○○○+++

○

CHAPITRE Ier

Election du Révérend Père Guyot.-Travaux des missionnaires depuis le commencement de 1877 jusqu'à la fin de 1880.-Résidence de Notre-Dame du Marillais.-Les missionnaires acceptent la cure de St.Laurent.Mort des Pères Bignonet, J.B.Grillard, Denys, Guillo et Gillaizeau.-Expulsion des Pères de leur communauté.

Un successeur fut donné au Révérend Père Denis quelques mois après sa mort.Le 21 juin, le Révérend Père Guyot fut élu Supérieur général. Son élection fut approuvée par le Souverain Pontife, le 6 juillet suivant.

Né à Josselin, au diocèse de Vannes, le 23 juillet 1828, il était entré au noviciat en 1862, après

avoir professé la théologie pendant plusieurs années, au grand séminaire de son diocèse natal. Ses talents et ses vertus donnaient de grandes espérances, et la sagesse avec laquelle il gouverna ses congrégations ont prouvé clairement que c'est Dieu lui-même qui l'a choisi pour le mettre à la tête des enfants de Montfort.

Les Pères de St. Laurent continuaient à se livrer avec zèle à leurs travaux apostoliques. Des missions furent prêchées en 1877, en Puymaufrais, au Simon, à la Gaubretière, à Fougeré, à St. Germain sur-Moine et à Villemoisan. Les quatre premières paroisses appartiennent au diocèse de Luçon, les deux dernières à celui d'Angers. Toutes répondirent à l'appel de la grâce, excepté Villemoisan, dont les habitants ne paraissaient pas bien disposés.

Parmi les stations de carême de cette année, nous relaterons seulement celle de St. Martin-des-Noyers, du diocèse de Luçon et celle de Marans du

diocèse de La Rochelle. En 1877, des retraites furent prêchées à Chantonay, du diocèse de Luçon, à Coron, à St. Georges-sur-Loire, et à Bégrolles, du diocèse d'Angers et dans beaucoup d'autres paroisses mentionnées ailleurs. A Chantonay, on avait déjà prêché trois fois le carême, en 1842, en 1843 et en 1868.

Cinq missions furent prêchées en 1878: à St. Quentin, dans le diocèse de Tours; à St. Dolay, dans celui de Vannes, à Pierrefitte dans celui de Poitiers, à la Romagne et à St. Lézin, dans celui d'Angers. St. Quentin montra du zèle. Pierrefitte, qui avait assisté avec empressement au jubilé de 1854, ne manifesta ^{pas} moins d'ardeur à la mission de 1878. Dans la religieuse ^{paroisse de} St. Lézin, le succès fut encore plus complet. On y a prêché aussi une retraite à l'Adoration en 1880.

En 1878, le carême fut prêché à St. Hilaire-des-Loges, à Vihers, à l'hôpital de Nantes, à Ars-

en-Ré. à Jonzac, à St. Matthieu de Quimper et à Guin-
gamp. Des retraites furent données dans un grand
nombre de paroisses; signalons celles de Toutlemon-
de, dans le diocèse d'Angers, et de Sallertaine dans
celui de Luçon.

Au commencement de 1879, les Pères Gillaizeau
et Lhénoret donnèrent à St. Jean-de-Beugné, au dio-
cèse de Luçon, une mission qui n'eut qu'un triste
résultat, les habitants, comme ceux de la plaine,
en général, montrant de l'attachement aux choses
de la terre au préjudice de celles du ciel. Les Pè-
res Fonteneau, Fleurance et Vandangeon furent beau-
coup plus heureux à Ligré, où leur labeur eut tout
le résultat souhaitable, en dépit de circonstances
défavorables. La Loire était débordée, et les mai-
sons situées dans la vallées se trouvaient toutes
envahies par les eaux. Le froid était rigoureux, et
la terre constamment couverte de neige ou de ver-
glas; l'assistance aux instructions en devenait

très difficile, dans une paroisse où une foule de villages sont très éloignés du centre. En 1855, le Père Fonteneau y avait prêché le jubilé, qui avait admirablement suivi, malgré une température qui rappelait celle de 1879.

De Liré, les Pères Fonteneau et Vandangeon se dirigèrent vers Landemont, excellente paroisse où les fidèles avaient donné des preuves de leur foi et de leur générosité en contribuant de leur mieux à la construction d'une magnifique église. Ils le firent de nouveau pendant la mission en souscrivant avec empressement, pour placer dans *leur* église un riche Chemin de Croix et ériger, à l'entrée du cimetière, une croix ornée d'un beau Christ. En 1855, le Père Boulanger y avait donné une retraite d'Adoration suivie avec zèle. Une retraite semblable y fut encore donnée par le Père Fonteneau, en 1880.

Parmi les stations de carême de 1879, nommons

celles de Vouhé, en Poitou, de St. Martin-en-Ré, de la Poeze et de Louroux-Béconnais. Ces deux dernières paroisses appartiennent au diocèse d'Angers. Le lundi de Pâques eut lieu, à la Poeze, la bénédiction d'une croix magnifique, ornée d'un beau Christ. Elle fut érigée sur un tertre très *élevé* faisant ^{face} au château de Monsieur de La Rochebrochard, qui avait donné lui-même l'emplacement du calvaire. Le Père Fonteneau passa tout le carême, au Louroux-Béconnais, avec deux vicaires; le respectable curé, Monsieur Brouillet, était mort subitement quelques jours auparavant, au moment où il se préparait à monter au saint autel. Ses restes furent déposés dans la belle église qu'il avait fait bâtir lui-même, de concert avec le général de la Moricière, *propriétaire* d'un château dans la paroisse.

Parmi les travaux accomplis en 1880, mentionnons les stations de carême du Vouhé et de St. Maurille des Ponts-de-Cé, une excellente mission prê-

chée à Evrunes, du diocèse de Luçon et une retraite donnée à Grugé ~~de~~ l'hôpital. Cette dernière paroisse, ainsi que les deux premières, appartiennent au diocèse d'Angers.

En 1878, la Compagnie de Marie accepta une résidence dans le diocèse d'Angers, à Notre-Dame-du-Marillais, près St. Florent-le-Vieil.

D'après une tradition, non dénuée de fondements, St. Maurille, évêque d'Angers, alla visiter, sur les rives de la Loire et du côté de la Bretagne, les populations qu'il avait converties. C'était vers l'an 430. Il se rendit en bateau à l'embouchure de l'Eyre, au pied du mont Glonne, sur lequel est bâti St. Florent-le-Vieil. Là, il descendit de sa barque et se mit en prière. Pendant son oraison, il se vit tout-à-coup, environné d'une lumière éclatante, et l'auguste Mère de Dieu, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, se montra à ses regards étonnés sur le tronc ^{d'un} des léards ou peupliers qui, alors

comme aujourd'hui, croissaient nombreux sur ces bords. Elle adressa la parole à son dévot serviteur et lui dit que la volonté de Dieu et le bon plaisir de son Fils étaient qu'il établît dans son diocèse une fête solennelle de sa nativité ou du jour de sa naissance, le 8 septembre. Puis, après l'avoir assuré de sa protection spéciale, elle disparut laissant le saint vieillard ravi d'étonnement et de joie.

Le bruit de ce merveilleux évènement se répandit bientôt dans toute la contrée. Un simple oratoire en l'honneur de la Sainte Vierge fut *d'abord* construit en ce lieu; on y vint en foule pour prier, et de nombreux miracles récompensèrent la foi des chrétiens. La fête de la nativité de Marie fut célébrée dans le diocèse d'Angers, avant de l'être partout ailleurs; aussi cette fête a-t-elle toujours été appelée dans le pays Notre-Dame Angevine. Le sanctuaire primitif fut remplacé, au temps

de Charlemagne, par une vaste église. Ce grand prince fit élever lui-même ce monument à la gloire de la Mère de Dieu, et il le décora avec magnificence. La garde et le soin en furent confiés aux moines de St. Florent. Mais, au bout d'un demi-siècle, les pirates du Nord, les Normands païens remontèrent la Loire, portant partout le fer et le feu, et détruisirent l'oeuvre de Charlemagne, ne laissant debout que les murailles. Les plus fortes incursions.

Des réparations, faites quelques temps après, rendirent ^{part} à cette église sa splendeur première.

Pour comble de malheur, au commencement du douzième siècle, le feu, ayant pris à une maison voisine, se communiqua à la chapelle, dont la toiture fut entièrement consumée. A la fin du XIIIe siècle, on la restaura avec beaucoup plus de soin; ses voûtes lui furent rendues; le vestibule et les portes furent ornés des statues de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles-le-Chauve et autres personna-

ges, bienfaiteurs de l'abbaye de St. Florent et de Notre-Dame du Marillais.

Plus tard, comme les crues, toujours grandissantes, de la Loire allaient parfois jusqu'à submerger le grand autel, on exhaussa l'intérieur de l'église; on fit même élever une chapelle dédiée à St. Michel, à l'extrémité de la croix, du côté du midi, afin que l'on pût continuer à offrir le saint sacrifice, pendant les plus fortes inondations.

Cette église vénérable, bien que privée d'une partie de ses voûtes, était regardée comme l'une des plus belles du royaume, quand vint la Révolution française; sous le marteau des démolisseurs, elle devint un monceau de ruines qu'on sembla abandonner, pendant près d'un siècle, aux injures du temps.

Le pèlerinage de Notre-Dame du Marillais, l'un des plus anciens, avait été aussi l'un des plus fameux et des plus fréquentés de la chrétienté, pendant des siècles. On y venait de fort loin; d'antiques

Annales nous disent que le concours des peuples était immense. Malheureusement, comme les meilleures choses dégénèrent souvent et font place aux abus, le pèlerinage du Marillais donna lieu, peu à peu, à deux foires célèbres, qui se tenaient aux fêtes de St. Jean-Baptiste et de la nativité de la Sainte Vierge. Des marchands d'Orléans, de Rouen et d'ailleurs avaient obtenu des terrains autour de la chapelle et y avaient bâti comme une petite ville en bois, qui avait ses rues, ses carrefours, ses places, ce qui donnait à ce lieu, d'ailleurs solitaire, un aspect très pittoresque.

A la saison des foires, ce désert se peuplait tout à coup d'une foule innombrable de pèlerins, venus à Notre-Dame par dévotion, de marchands venus pour leur négoce, de curieux et d'aventuriers en quête de plaisirs. De là des désordres qui faisaient gémir la religion et rougir les bonnes moeurs. Si la Révolution mit fin à ces scandales, c'est en ensevelissant en même temps ~~avec des débris~~ les tra-

traditions ~~qui les précèdent~~ les plus anciennes et les plus saintes. Depuis cette époque, les foires du Marillais ont presque entièrement disparu, mais le sanctuaire de Notre-Dame ne voyait que de rares pèlerins. Jusqu'à ces derniers temps, la chapelle servait d'église paroissiale, ~~de paroisse et d'école~~, mais quand le chef-lieu de la paroisse eût été transféré à plus de trois kilomètres de là, et qu'une nouvelle église y eût été construite, le pauvre sanctuaire de Notre-Dame fut plus délaissé que jamais.

Le célèbre pèlerinage semblait ne devoir plus être qu'une chose du passé, mais Dieu en ~~avait~~ disposé autrement. Un digne prêtre, originaire de St. Jean-du-Marillais, et curé de ^{la} Tourlandry, Monsieur Vincent, conçut le pieux projet de raviver ce foyer de dévotion. Il acheta la chapelle devenue propriété communale, puis, dans le village, plusieurs maisons plus ou moins habitables, où il se proposait de placer des prêtres pour y faire reflourir le culte de la Vierge.

Il était secondé dans ses desseins par son évêque, Monseigneur Freppel, par Monsieur Méfray, respectable curé du St. Jean-du-Marillais, et par quelques familles chrétiennes et généreuses du pays. En 1873, un pèlerinage, annoncé et présidé par le pieux évêque d'Angers, réunissait environ 50,000 fidèles avec tout le clergé de la contrée autour du sanctuaire de Notre-Dame du Marillais. Depuis lors, les sentiers qui conduisent à l'antique chapelle devinrent plus fréquentés: des prêtres étaient nécessaires pour recevoir les pèlerins. La divine Providence réservait ce soin pieux aux Pères de la Compagnie de Marie, qui ont consenti avec bonheur à devenir les gardiens d'un sanctuaire autrefois si célèbre et si riche et maintenant d'une pauvreté qui dépasse tout ce qu'on peut dire. Mais ils ont confiance dans l'avenir.

Faire revivre l'antique pèlerinage de Notre-Dame de l'Angevaine, établir au Marillais des re-

traites séculières comme à St.Laurent,propager, sur les deux rives de la Loire, en Anjou et en Bretagne, l'oeuvre des missions et des retraites paroissiales, tel est le but que s'est proposé Monseigneur l'évêque d'Angers et que les Pères s'efforceront de poursuivre.

Les Pères Fonteneau et Fleurance furent choisis pour commencer cette résidence; le premier arriva seul au Marillais le jour de la St.-Jean-Baptiste, le 24 juin 1878. La maison, où il ne trouva pas même un siège, était une ancienne auberge on ne peut plus mal construite et plus mal distribuée pour une communauté; murailles, couvertures, portes et fenêtres, tout était dans un état lamentable. Le soir de la fête de St.Jean, Monsieur le curé de la paroisse, ami dévoué des missionnaires, alla prendre le Père Fonteneau afin de lui donner l'hospitalité. Le lendemain, arrivaient le Père Fleurance et les Frères Fortuné et Jean-Ma-

rie, qui devaient faire partie de la résidence. Ce même jour, la maison recevait un mobilier indispensable pour cinq ou six personnes.

Quelques semaines plus tard, Monseigneur d'Angers voulut installer les Père d'une manière solennelle dans leur pauvre demeure et dans leur chapelle plus misérable encore. Cette cérémonie eut lieu le 16 juillet, en présence d'une soixante de prêtres et d'une foule de fidèles, qui encouragèrent les nouveaux venus par des témoignages non équivoques de leur joie et de leur sympathie. Depuis ce temps, le mouvement et la vie ont reparu dans ce lieu presque abandonné; des paroisses, des communautés religieuses, des congrégations d'Enfants de Marie, les élèves de plusieurs établissements d'instruction d'Angers, de Nantes et d'ailleurs, les membres de l'université catholique d'Angers y ont fait, tour à tour, leur pèlerinage. Huit ou neuf mille personnes, avec le clergé de plus de

25 paroisses, se sont trouvées réunies en même temps au pied du Mont-Glonne, le 15 septembre 1879, pour offrir à Marie leurs vœux et leurs prières.

Les enfants de Montfort ont rencontré, dans cette religieuse contrée, tous les éléments de bien qu'on pouvait désirer. Le plus grand obstacle leur viendra peut-être du côté de la nature; de trop fréquentes inondations envahissent la vallée du Marillais et la transforment en un lac immense. L'eau couvre les prairies et les jardins et pénètre jusque dans les maisons, dont les rez-de-chaussées deviennent inhabitables pendant des jours, des semaines et même parfois des mois, comme on l'a expérimenté en 1879. L'eau, entrée dans la maison le 1er janvier, n'en est sortie que le 5 mars. On espère élever la chapelle et les habitations au-dessus du niveau des plus fortes crues; mais il faudra du temps, de l'argent et du travail. En attendant, les Pères s'occuperont avec patience et cou-

rage de l'oeuvre importante qui leur a été confiée.

Dans l'année 1878, les Pères prirent une détermination, qui n'est pas sans importance pour la paroisse et les communautés de St. Laurent; ils se décidèrent à accepter la direction de la paroisse de St. Laurent qui renferme le tombeau de leur saint fondateur et le berceau de leur famille religieuse. Il semble que les enfants de Montfort dussent être les gardiens naturels du tombeau de leur Père. Cependant, comme ce tombeau se trouve dans l'église paroissiale, ils n'en avaient pas réellement la garde et le soin.

Désormais, par suite d'un arrangement conclu entre Monseigneur Catteau, évêque de Luçon, et les Pères de la Compagnie, après un avis favorable du Souverain Pontife consulté à ce sujet, les missionnaires seront chargés de la cure et de la paroisse de St. Laurent. Le curé et le vicaire désignés par le supérieur général, n'entreront en fonctions

qu'après avoir été agréés par l'évêque et en avoir reçu les pouvoirs nécessaires. Cette mesure a été accueillie avec joie par les habitants de St. Laurent; ils n'ont pas de peine à entrevoir les nombreux et précieux avantages que leur paroisse en retirera sous le rapport religieux et même sous le rapport matériel. Un lien de plus unit désormais la paroisse avec les communautés qui seront toujours heureuses de sa prospérité, et prendront encore ses intérêts avec plus d'ardeur que par le passé. Le premier curé-missionnaire de St. Laurent a été le Père Rigaudeau dont l'installation a eu lieu le 22 décembre 1878. Il eut pour vicaire le Père Luel, récemment promu au sacerdoce.

Le tombeau du Bienheureux de Montfort est devenu, par le fait, plus accessible que jamais à tous ses enfants, qui le regardent avec raison comme un dépôt sacré que la divine Providence leur a confié. Plus fréquemment et plus pieusement que

jamais, ils aimeront à aller prier auprès des cendres vénérées de leur saint fondateur, y puiser son esprit, y réchauffer leur zèle. Ils seront ^{heureux} de voir ce tombeau entouré de plus de respect et de vénération que par le passé, de voir les populations se presser encore, en plus grand nombre et avec plus de religion, autour de ce pieux monument.

L'année 1879 enleva à la Compagnie deux de ses membres les plus méritants, les Pères Bignonet et J.B. Grillard qui faisaient tous deux partie du grand conseil. Le Père Bignonet mourut, à St. Laurent le 1er janvier, à l'âge de 71 ans. Il était né, à St. Amand-sur-Sèvre, le 16 mars 1808. Il était curé à St.-Varent, au diocèse de Poitiers, quand il se présenta au noviciat, en 1854. L'année suivante, après sa première profession religieuse, il fut envoyé à Orléans, où il demeura dix ans. En 1865, il alla, en qualité de supérieur, commencer la résidence de Pontchâteau. En 1870, il fut rappelé à St. Lau-

rent, où on lui confia l'emploi d'aumônier de la Sagesse. Il s'acquitta de cette fonction avec zèle, prudence et charité jusqu'à sa mort.

Il fut vivement regretté de tous ses confrères, des Frères et des Soeurs, auxquels il était toujours disposé à rendre service. D'un caractère gai et aimable, d'un esprit fin et délicat, d'une riche imagination, d'un coeur aimant et dévoué, d'une grande modestie, d'une simplicité presque enfantine, doué de connaissances assez variées, d'une foi vive, d'une piété tendre, d'un zèle ardent, il avait tout ce qu'il fallait pour faire le bien et se faire aimer de Dieu et des hommes.

Quelques mois après la mort du Père Bignonet, le Père Jean-Baptiste Grillard terminait aussi sa carrière. Né à Fontenay-le-Comte, le 12 avril 1815, il fit ses premières études au collège de sa ville natale, et entra en quatrième au petit séminaire des Sables, où il resta jusqu'à la fin de sa

rhétorique. Après une première année de philosophie au séminaire de Luçon, il fut envoyé à Issy, où il fit deux de philosophie et de physique. Il entra ensuite au grand séminaire, où il fit deux ans de théologie. Il n'était encore que diacre, quand il fut nommé professeur de théologie, au grand séminaire de Luçon, en 1838. Il fut ordonné prêtre, le 22 décembre de cette même année. L'année suivante, Monseigneur Soyer le nomma chanoine honoraire. Pendant 20, il enseigna la théologie dogmatique et morale, et sut inspirer une grande confiance aux ~~confiance~~ séminaristes par ses talents et ses vertus.

En 1859, il quitta le grand séminaire de Luçon, pour entrer dans la Compagnie, à l'exemple de son frère aîné qui s'était joint lui-même aux missionnaires, en 1850, après avoir professé la philosophie et la théologie pendant 15 ans. Le Père J.B. Grillard était plutôt professeur que prédicateur. Son éloquence n'était pas faite pour soulever et

électriser les foules, mais il instruisait son auditoire, et il savait édifier les peuples par sa modestie et sa piété. Après avoir travaillé à quelques missions, il fut nommé supérieur à Tourcoing, puis à Orléans. Au moment de la guerre franco-allemande, il était dans cette dernière ville, qui eut beaucoup à souffrir. Les pénibles émotions qu'il en éprouva développèrent chez lui une maladie de coeur, qui devait accélérer sa fin.

Rappelé à St. Laurent, il fut nommé Econome général et directeur des Frères-coadjuteurs. Il fut chargé en même temps de la direction spirituelle du noviciat de la Sagesse. Il s'acquitta de ces emplois à la satisfaction de tous. En 1879, sa santé, presque toujours chancelante, s'affaiblit encore. Pendant plusieurs semaines, il fut obligé de garder le lit. S'étant trouvé mieux, il témoigna le désir d'aller passer quelques jours à la Garnache, auprès de sa soeur, supérieure d'une communauté de

Chavagnes. C'est de là que Dieu devait l'appeler à lui.

Le 11 novembre, accompagné de sa soeur, il alla par le chemin de fer à Challans, qui n'est pas éloigné de la Garnache. Dans une petite promenade à pied à travers cette ville, il éprouva un étouffement qui l'obligea à s'arrêter pendant quelques minutes. De retour à la gare de la Garnache, il voulut se rendre à pied jusqu'à la communauté; mais une nouvelle crise l'arrêta en chemin. On fut obligé de lui procurer une voiture pour le conduire au bourg, éloigné de quatre ou cinq ^{cents} mètres seulement. La crise étant passée au bout d'un quart d'heure, le pieux missionnaire parut n'y plus songer. Pendant toute la soirée, il se montra plein de gaieté et d'amabilité. Il édifia les religieuses dans les conversations qu'il eut avec elles. Le soir, quand il fallut se retirer, sa soeur l'accompagna dans sa chambre, où tous deux firent quel-

ques prières avant de se séparer. Le lendemain, la supérieure devait réveiller son frère, comme de coutume, sur les 6 heures. Elle frappe à la porte, point de réponse. Elle frappe encore, même silence. Elle entre en tremblant. Quelle n'est pas sa stupeur, quand elle voit son frère penché sur son lit, demi-vêtu, et sans mouvement! Se trouvant indisposé, il aura voulu se lever; mais le moment suprême était arrivé pour lui. La mort, venue le frapper subitement, ne l'a point surpris. Sa grande piété et ses vertus solides, dont il donna toujours les preuves les plus touchantes, le tenaient sans cesse préparé au passage de l'éternité. Son corps fut inhumé dans le cimetière de la Garnache, à quelques mètres de la croix principale.

En 1880, les Pères Denys et Guillo entrèrent dans la demeure de leur éternité. Le premier naquit le 6 janvier 1834, à Zegers-Cappel, non loin de Dunkerque, au diocèse de Cambrai. Il commença

l'étude du latin sous la direction du vicaire de sa paroisse; et, au bout de quelques mois, en 1846, il entra en sixième, au collège d'Aire, où il se distingua par ses talents et sa piété. Son amour de la science le suivait jusque dans les récréations, dont il consacrait une partie à apprendre la langue anglaise. Quelques jeunes condisciples anglais lui servaient de maîtres. Sa ténacité et la fermeté de sa volonté lui permirent bientôt de parler cette langue et de l'écrire avec une remarquable aisance et une rare pureté.

Le jeune Denys quitta le collège d'Aire aux vacances de Pâques 1850, et entra en troisième au collège d'Hazebrouck. En 1852, il arrivait au grand séminaire de Cambrai. Quatre ans plus tard, n'étant encore que diacre, il devenait professeur au collège que Monseigneur Régnier venait d'établir à Roubaix. Le 4 octobre 1857, il fut ordonné prêtre avec dispense d'âge, n'ayant que 22 ans.

et 7 mois. Ayant fait connaissance avec les Pères de Tourcoing, il avait le désir de s'adjoindre aux enfants de Montfort et ne tarda pas à se rendre au noviciat. Après sa profession religieuse, il fut envoyé à Orléans, puis à Tourcoing, où il resta 14 ans. Il fut nommé vicaire de Guégon. Quatre

Il parlait avec une grande aisance la langue flamande. Aussi est-ce dans la Flandre qu'il exerça le plus souvent son zèle d'apôtre. Ses travaux incessants finirent par briser sa santé, qui était pourtant des plus robustes et il se vit contraint de prendre un repos absolu. On l'engagea à se retirer, pour quelque temps, à la Chartreuse d'Auray. Il arriva la veille de la fête du Rosaire dans cet asile tranquille et solitaire.

Ne se croyant pas à bout de forces, il saisissait avec bonheur l'occasion de se distraire de son mal par la prédication. Mais enfin, la maladie faisant des progrès rapides, il termina sa laborieuse carrière le 30 mars 1880, à un âge où

il pouvait rendre les plus grands services: il n'avait que 46 ans.

Le 2 décembre suivant, la Compagnie déplorait la perte du Père Guillo. Né à Guéhenno, au diocèse de Vannes, le 7 août 1728; ordonné prêtre le 20 mai 1853, il fut nommé ~~vicar~~ vicaire de Guégon. Quatre ans plus tard, il se présentait au noviciat. Il passa plusieurs années à Angoulême, où il fut deux ans supérieur.

D'une complexion très délicate et d'une santé fragile, il ne pouvait guère se livrer aux travaux des grandes missions. Aussi, on le vit rarement avec ses confrères dans les paroisses. Du reste, son goût et ses aptitudes semblaient le porter à travailler seul dans les retraites paroissiales, dans les communautés religieuses et dans les pensionnats de jeunes personnes, où il faisait du bien par l'exemple de sa piété, par sa parole facile et onctueuse et par l'amabilité de ses manières.

Il venait de prêcher une retraite au pensionnat des Filles de la Sagesse de Rennes, lorsqu'il rentra à St. Laurent le 4 novembre 1880. C'était le lendemain du jour où les enfants de Montfort venaient d'être expulsés de leur communauté. Triste et abattu, il s'en retourna le même jour à Nantes, d'où il était parti le matin. Recueilli dans une demeure hospitalière, il sentit bientôt que sa santé était gravement compromise. Le chagrin, autant peut-être que la fatigue, avait contribué à l'altérer sensiblement. Atteint d'une fluxion de poitrine, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il était facile de lui donner tous les soins nécessaires; mais il y mourut au bout de trois jours, après avoir reçu tous les secours de la religion et avoir conservé sa connaissance jusqu'à sa dernière heure.

Trois mois plus tard, un autre missionnaire, le Père Gillaizeau était enlevé à sa famille religieuse. Né aux Sables d'Olonne, le 11 janvier 1822,

il avait fait ses premières études au petit séminaire de sa ville natale et son cours de philosophie et de théologie au grand séminaire de Luçon. Ordonné prêtre, le 17 septembre 1847, il fut nommé vicaire aux Essarts, où il passa trois ans. Dans les derniers mois de 1850, il entra au noviciat. Après sa profession religieuse, il fut envoyé à Angoulême, puis à Tourcoing.

Plein d'imagination et de cœur, d'une parole facile, d'un style imagé qui faisait peut-être apercevoir un peu de recherche, d'une voix harmonieuse et sympathique, d'un caractère généreux et reconnaissant, d'une grande politesse et d'une grande délicatesse de manières qui n'avait pourtant rien d'affecté, il sut plaire à ses auditeurs et se faire des amis dans le clergé et dans la société. Il sut également se faire aimer de ses confrères et il eut toute l'estime des Frères coadjuteurs et des Soeurs de la Sagesse. Pendant trente ans, il ne cessa

de se livrer aux travaux des missions avec un zèle admirable. Souvent il éprouvait de violents maux de tête, qui le mettaient dans l'impossibilité de dormir et de prendre de la nourriture; mais cette incommodité, pour accablante qu'elle fût, n'était pas assez violente pour l'empêcher de continuer sa besogne, soit dans la chaire, soit au confessionnal, tant son courage l'élevait au-dessus de la souffrance. Jamais il ne faisait de difficulté pour accepter le travail qu'on voulait lui confier ou les collaborateurs qu'on lui désignait. On pouvait compter sur lui pour remplir convenablement les missions les plus délicates. Cependant, il faut l'avouer, sa grande facilité d'élocution le fit tomber dans un défaut, qu'on eut plus d'une fois l'occasion de lui signaler; ses instructions étaient souvent d'une longueur excessive même pour l'auditoire le mieux disposé. Quoiqu'il en soit, il fut l'un des missionnaires les plus complets de la Compagnie.

A la suite d'un léger accident arrivé au mois de juillet 1880, il lui vint à la jambe une plaie qui s'envenima de plus en plus. Au bout de trois mois, il se rendit à Angers pour recevoir les soins d'un médecin qu'on lui avait recommandé. Celui-ci n'eut pas de peine à s'apercevoir que la malade avait un sang extrêmement affaibli; il le traita en conséquence, mais rien ne fut capable de lui rendre la santé. Le chagrin, qu'il éprouva à la nouvelle de l'expulsion de ses confrères de St. Laurent et d'ailleurs, contribua peut-être encore à rendre son état plus déplorable.

Afin de le faire rentrer à la maison-mère, on le porta au nombre des cinq aumôniers de la Sagesse autorisés à rester dans l'établissement. Il revint donc à St. Laurent, mais accompagné d'une maladie de foie, d'une fièvre ardente et continue et dans un épuisement complet. Cependant, il ne perdait pas l'espoir de sa guérison. Deux jours après son arrivée, il

voulut dire la Sainte Messe, parce que c'était le dimanche. Avant la communion, il lui survint une faiblesse, qui l'obligea à s'asseoir. Après quelques instants de repos, il put continuer et achever le saint sacrifice. La messe étant terminée, il se mit au lit pour ne plus se relever. Une fièvre violente ne le quitta plus. Le vendredi soir, comme on voyait qu'il allait toujours s'affaiblissant, on crut devoir lui donner le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Le samedi, dans la matinée et jusque vers deux heures de l'après-midi, il s'assoupissait de temps en temps sans donner aucune marque de souffrance. Sur les deux heures, il entra dans un sommeil ~~profond~~ pour ne plus se réveiller. Ce sommeil, profond et tranquille, dura le reste de la soirée et toute la nuit. Le lendemain matin, à trois heures, on s'aperçut, au mouvement ^{léger} de ses lèvres, qu'il rendait le dernier soupir. C'était le dimanche, 13 février. Le Pere Gil-laizeau faisait partie du conseil d'administration.

Dans l'espace de deux ans, la Compagnie avait eu à déplorer la perte de cinq de ses membres les plus distingués. Peu auparavant, elle avait eu à pleurer la perte de son supérieur général et de quatre autres Pères tombés sur le sol haïtien. Ces douleurs devaient ^{être} suivies d'une épreuve inattendue. En 1880, ^{le 29 mars,} un décret de proscription générale frappaient les Congrégations françaises, non autorisées par le gouvernement de la République. ~~des couvents.~~

~~Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de ces fameux décrets du 29 mars 1880, par lesquels le gouvernement de la République faisait revivre des lois hostiles aux Congrégations, lois plus ou moins tyrenniques portées dans des circonstances malheureuses, tombées en désuétude abrogées par des lois plus récentes et plus libérales. Trois mois après la publication des décrets, les Jésuites furent frappés les premiers, et peu après, les autres communautés d'hommes furent dispersés par~~

la force. Deux cent soixante établissements religieux furent ainsi supprimés. L'exécution des décrets était confiée aux préfets, aux sous-préfets, aux commissaires de police, ou à d'autres agents du pouvoir, qui avaient soin de se faire accompagner de compagnies de soldats bien armés, de plusieurs brigades de gendarmerie et d'une escouade d'ouvriers capables de crocheter les serrures, briser les portes ou renverser les murailles des couvents.

Cette époque, douloureuse pour les Congrégations, leur fut en même temps glorieuse. Jamais, en effet, elles n'ont reçu plus d'éloges que dans ces circonstances. En les voyant menacés dans leur existence, le Souverain Pontife et tous les évêques de France, ont pris hautement leur défense et ont fait entendre des paroles, que n'oublieront jamais les religieux persécutés: elles seront pour eux une source de consolations et d'encouragements, jusque sur la terre étrangère. Des prêtres séculiers et

des milliers de fidèles ont parlé, à leur tour, comme les premiers pasteurs. Les tribunaux, d'une voix presque unanime, ont approuvé les réclamations des religieux, qui en appelaient à la justice. Des milliers d'avocats ont protesté contre des décrets qui violaient la loi, la justice et la liberté. Des centaines de nobles magistrats ont mieux aimé briser leur carrière que souscrire à des mesures, qui répugnaient à leur honneur et à leur conscience.

Les expulsions se firent au milieu ^{des protestations énergiques et des acclamations} des honnêtes gens témoignant de leur estime, de leur amour, de leur reconnaissance, pour ceux que l'on chassait de leur domicile. Ces foules se composaient de tout ce qu'il y a de plus honnête, de plus instruit, de plus vertueux, de plus ami du droit et de la vraie liberté. Quels sont ceux, au contraire, qui font entendre des menaces de mort, qui brisent les portes et les fenêtres des couvents, qui se précipitent comme des forcenés sur les amis des religieux, qui

osent même attaquer les soldats et les gendarmes, quand ceux-ci veulent se montrer les défenseurs de l'ordre? Ce sont les voyous des rues, des émeutiers de profession, des repris de justice, des ouvriers ivrognes et paresseux que l'on trouve plus souvent au cabaret qu'à l'atelier, de jeunes libertins que l'on soudoie, quelques femmes éhontées qui n'ont rien à perdre du côté de l'honneur. Dans cette tourbe de misérables on ne rencontre pas un homme honnête, pas une femme qui se respecte. C'est l'observation que les journaux étrangers eux-mêmes n'ont pas manqué de faire. En vérité, je ne sais, si placés entre ces deux groupes de manifestants, dont les sentiments sont si opposés, les religieux n'ont pas autant à se glorifier des injures et des menaces de leurs adversaires, que des acclamations bienveillantes de leurs amis.

C'est au commencement de novembre 1880 que les exécuteurs des décrets se présentèrent dans les églises pour les expulser par les cris mille fois répétés de: Vivent les Nihilistes! Personne ne voulut rece-

tablissements des Pères de la Compagnie à St.Laurent, à Angoulême, à Orléans, à Tourcoing et à la Chartreuse d'Auray. L'expulsion des Pères de Tourcoing fut accompagnée de circonstances tragiques. On peut dire que presque tous les habitants de cette ville vinrent protester, mais avec calme, en faveur des missionnaires, pour lesquels ils s'étaient toujours montrés pleins d'estime et d'attachement. Malheureusement, des milliers d'ouvriers, sortis de Roubaix, allèrent jeter le trouble au milieu de cette population paisible. Il s'en suivit une rixe sérieuse, et la gendarmerie fut obligée de charger les émeutiers venus du dehors. Ailleurs, tout se passa d'une façon plus calme. Cependant les habitants de St.Laurent, réunis en foule sur la place, exprimèrent, par des paroles sévères et même menaçantes, leur indignation contre les exécuteurs d'une mesure injuste et tyrannique, en même temps qu'ils montraient leur attachement pour les expulsés par les cris mille fois répétés de: Vivent les Pères! Personne ne voulut rece-

voir la voiture et les chevaux qui avaient amené, à St. Laurent, Monsieur le préfet de la Vendée. Les chevaux, toujours attelés à la voiture, stationnèrent pendant plus de trois heures, sur la rue, qui sépare l'établissement des missionnaires de celui des religieuses. ~~Les religieuses furent enfermées dans leurs chambres avec~~

~~leurs~~ C'est le 3 novembre, vers une heure de l'après-midi, que Monsieur le préfet et Monsieur le commissaire de police de la Roche-sur-Yon se présentèrent à la porte de la communauté. Ils étaient accompagnés de quelques autres agents, de 150 soldats armés et de trois ou quatre brigades de gendarmerie. Ils avaient eu soin d'amener, de la Roche, un serrurier pour crocheter les serrures, en cas de besoin, bien convaincus qu'ils n'auraient pas trouvé, à St. Laurent et dans le voisinage, un ouvrier consentant à cette triste besogne. On n'eut pas besoin d'employer le crocheteur; la porte, fermée à clef, fut ouverte, lorsque les agents du gouvernement eurent

déclaré qu'ils étaient résolus à entrer de force.

Le supérieur général fit entendre une protestation énergique contre la violence faite à lui et à ses confrères. Mais on passa outre et l'on se mit à fouiller les différents appartements. Quelques uns des Pères, enfermés dans leurs chambres avec leurs témoins, furent contraints de se retirer. Les autres étaient absents. On ne laissa dans la maison que le Révérend Père Guyot, en qualité de supérieur des Filles de la Sagesse et quatre malades pour lesquels, il faut le dire, on se montra pleins d'égards. Les scellés furent placés sur la chapelle, mais auparavant le Saint Sacrement fut transporté solennellement à l'église paroissiale par les prêtres de St. Laurent et ceux du voisinage, réunis en assez grand nombre autour des missionnaires.

Quinze jours après l'exécution des décrets, les Soeurs de la Sagesse adressèrent à Monsieur le préfet de la Vendée, une requête demandant qu'il

fut permis à leurs aumôniers ordinaires, qui étaient au nombre de cinq, de rentrer dans leur maison, Cette demande fut favorablement accueillie.

LIVRE V

Centrale de la Grande Pèze Dalin.

+++○○○○+++

(1841-1856)

PAGES

CHAP. Ier. - Le Révérend Père Dalin, supérieur général. - Situation des Communautés à son arrivée à St. Laurent. - Importantes améliorations à la Sacasse. - Nouvelles constructions chez les Pères. - Établissement d'une hôtellerie pour les prêtres étrangers. - Arrivée de plusieurs missionnaires.....

CHAP. II. - Travaux des Pères de la Compagnie depuis le commencement de 1841 jusqu'à la fin de 1848.....

CHAP. III. - Révolution de 1848. - Lettre du Révérend Père Dalin au Pape Pie IX obligé de fuir devant la révolution italienne. - Missions prêchées en 1849 et 1850. - Établissement d'un petit collège apostolique. - Missions prêchées en 1851, 1852 et 1853.....

CHAP. IV. - Démarches faites à diverses époques pour obtenir l'approbation canonique des Congrégations de St. Laurent. - Voyage de Père Dalin à Rome. - Décrets définitifs touchant les écrits de St. de Montfort.